

LES INTERPRETATIONS FONCTIONNALISTES ET LES INTERPRETATIONS SYMBOLIQUES DE LA VILLE

PAUL CLAVAL

Université de Paris – Sorbonne
p.claval@wanadoo.fr

RESUMÉ

La théorie des villes a d'abord été fonctionnaliste : elle insistait sur leur rôle de place centrale; elle montra ensuite qu'elles étaient des commutateurs sur les réseaux de communication, ce qui ouvrit la voie aux approches culturelles. Celles-ci soulignent la dimension symbolique de la ville, qui soude ceux qui l'habitent; elles montrent que les formes de communication qui s'y développent sont génératrices d'urbanité; elles mettent l'accent sur la créativité qu'elles permettent. Les villes ont toujours été multiculturelles, mais la globalisation accentue ce caractère. Dans un monde où la compétition entre les lieux est plus vive, la culture devient un des arguments fondamentaux du marketing urbain.

MOTS-CLEFS: Communication; créativité; lieux centraux; marketing urbain; multiculturalité; symbolisme; théorie des villes; urbanité; ville.

AS INTERPRETAÇÕES FUNCIONALISTAS E AS INTERPRETAÇÕES SIMBÓLICAS DA CIDADE

RESUMO

A teoria das cidades foi, em primeiro lugar, funcionalista: ela insistia sobre o papel da cidade como lugar central; ela mostrava, em seguida, que as cidades eram os comutadores sobre as redes de comunicação, o que abriu caminho às abordagens culturais. Tais abordagens sublinham a dimensão simbólica da cidade, que une as pessoas que nela habitam; mostram que as formas de comunicação que aí se desenvolvem são geradoras de urbanidade e acentuam a criatividade que ocorre na cidade. As cidades foram, sempre, multiculturais, mas a globalização acentua esse caráter. Num mundo onde a competição entre os lugares está mais viva, a cultura torna-se um dos argumentos fundamentais do marketing urbano.

PALAVRAS-CHAVE: comunicação; criatividade; lugares centrais; marketing urbano; multiculturalidade; simbolismo; teoria das cidades; urbanidade; cidade.

FUNCTIONALIST AND SYMBOLIC INTERPRETATIONS OF THE CITY

ABSTRACT

At first, the theory of cities was functionalist: it insisted on the city's role as a central place; then, it claimed that cities were commuters on communication nets and this gave way to cultural approaches. Such approaches emphasize the city's symbolic dimension, the one responsible for uniting all those who live in it; they also stress the creativity which occurs in cities and show that the forms of communication developing there are urbanity generators. Cities have always been multicultural, a feature which has been potentialized by globalization. In a world where competition among places is very much alive, culture becomes one of the key arguments of urban marketing.

KEY-WORDS: communication; creativity; central places; urban marketing; multiculturalism; symbolism; theory of cities; urbanity; city.

Quelle est la place des approches culturelles dans l'étude des villes ? Les travaux qui essaient, depuis le début du siècle, d'éclairer l'origine et la spécificité des villes, mettent en œuvre deux grandes familles d'interprétations. Pour la première, la ville est une machine, ou un organisme, dont il convient d'analyser le fonctionnement. Pour la seconde, la dimension symbolique souligne le rôle de la cité comme centre cérémoniel ou comme lieu d'ostentation du pouvoir.

D'autres chercheurs ont un propos plus modeste : leur but n'est pas de saisir la ville comme un tout et de définir sa nature, mais de l'observer comme une scène où jouent des acteurs qui appartiennent à des groupes différents par leurs origines, leurs activités, leurs langues ou les symboles qu'ils manipulent. L'intérêt va aux stratégies que déploient les divers intervenants et s'attache aux signes que charrient les idéologies et croyances dont ces derniers se réclament. Ce domaine a d'abord été exploré par les historiens, les sociologues et les ethnographes. Les sentiments d'identité et de territorialité tiennent une place croissante dans les discours et les arguments qu'échangent ceux qui se disputent et se partagent l'espace urbain. Les géographes se sentent donc impliqués par ces débats, ce qui les conduit à adopter des perspectives voisines de celles d'abord pratiquées par les autres sciences sociales.

Nous voudrions, après avoir dressé le panorama des approches culturelles adoptées pour éclairer les villes, voir dans quelle mesure elles dessinent un domaine cohérent.

LES APPROCHES FONCTIONNALISTES ET LEURS DIMENSIONS CULTURELLES

A- PERSPECTIVE GLOBALE SUR LES VILLES ET APPROCHE FONCTIONNALISTE

Au moment où les géographes développent leurs premières études sur les villes, leur propos n'est pas d'analyser la complexité des paysages urbains. La dispersion que commande l'exploitation des ressources naturelles leur paraît constituer le mode normal de distribution des hommes à la surface de la terre. Pourquoi certaines populations choisissent-elles cependant de s'agglomérer ? La problématique implicite dans les recherches qui dominent dans la première moitié du XXe siècle est axée sur une grande question : qu'est-ce qui justifie la concentration en un point d'effectifs nombreux et explique la ville ? C'est la nature du phénomène urbain qu'il convient d'éclairer.

Les géographes ont alors l'habitude d'emprunter leurs paradigmes aux sciences physiques ou naturelles, dont la réputation est solidement assise. C'est ce qui les conduit à comparer la ville à une machine ou à un organisme, et à s'interroger sur son fonctionnement.

L'analogie organique ou mécanique offre une voie pour répondre à la question posée : dire que des hommes réunis dans une ville constituent un ensemble semblable à une machine complexe ou à un organisme vivant, c'est suggérer qu'ils remplissent, dans l'espace que l'on analyse, des fonctions spécifiques et qui ne pourraient être remplies autrement. Le souci de fournir une interprétation globale de la ville conduit à insister sur ces fonctions et à montrer leur diversité. Pierre Lavedan (1936) et Georges Chabot (1948), qui illustrent parfaitement ce premier moment de la géographie urbaine, passent en revue la fonction artisanale ou industrielle, la fonction commerciale, la fonction administrative, la fonction militaire, la fonction médicale, la fonction intellectuelle, etc. Selon que l'une ou l'autre l'emporte, ils parlent de ville industrielle, de ville-marché, de ville de garnison, de centre administratif, de centre intellectuel. L'analyse des fonctions ne sert pas à faire comprendre pourquoi la ville existe; elle conduit à l'élaboration de typologies.

B- LA THEORIE DES LIEUX CENTRAUX

Les réflexions de Walter Christaller (1933) et d'August Lösch (1938) s'écartent moins du propos initial : ils établissent que les villes sont fondamentalement des lieux centraux, dont la fortune vient de ce qu'ils

assurent des avantages - des économies externes disons-nous aujourd'hui - à ceux qui s'y installent. La ville est centralité. C'est parce que les hommes ont besoin de commercer, de consulter des médecins spécialisés, de suivre les cours de professeurs qualifiés ou de se rendre aux convocations de leurs percepteurs, qu'apparaissent des lieux où ces activités s'agglomèrent.

La réflexion sur les lieux centraux est plus éclairante que la perspective fonctionnaliste qu'induisait l'analogie organique ou mécaniste. Les géographes américains, Brian J.L. Berry en particulier, montrent à la fin des années 1950 et dans le courant des années 1960, que la centralité joue à des niveaux différents, si bien qu'elle explique à la fois la formation des villes et la structuration de leurs quartiers autour de foyers ou de rues où s'agglomèrent les commerces et les bureaux (pour un résumé de ces travaux, Berry et Horton, 1970).

La théorie des lieux centraux fait comprendre que les villes ont en commun d'être des foyers d'attraction, mais elle souligne aussi que les différentes fonctions qu'elles remplissent ont tendance à les insérer dans des réseaux dont la hiérarchie n'a pas la même forme. Pour Walter Christaller, il faut distinguer les échanges commerciaux des fonctions administratives et des activités de transport. L'interprétation de la ville est conduite en termes purement économiques, mais elle n'est pas encore parfaitement unitaire.

C- LA VILLE COMME ORGANISATION DE L'ESPACE DESTINEE A FACILITER AU MAXIMUM LES INTERACTIONS SOCIALES

Les formulations des approches fonctionnalistes se sont affinées. En soulignant le rôle de la centralité et de la vie de relation dans la formation et le fonctionnement des villes, la théorie des lieux centraux met l'accent sur un point essentiel : les hommes se rassemblent parce qu'ils ont besoin de communiquer.

Les années 1960 voient des historiens, comme Robert Lopez (1963), des sociologues comme Jean Remy (1966) et des économistes comme Richard Meier (1965) définir la ville comme un foyer d'échanges et de communication. Ils ne parviennent cependant pas à donner une formulation parfaitement satisfaisante à leur propos. Il faut attendre les années 1970 pour voir un certain nombre de chercheurs s'intéresser à l'économie de la communication, et souligner que les coûts de commutation d'un partenaire à l'autre en constituent souvent la part la plus importante : l'idée est défendue presque simultanément par un archéologue, Colin Renfrew (1975), un économiste, O. Williamson (1975), et par moi-même Claval (1977).

On définit désormais la ville comme une forme d'organisation de l'espace destinée à favoriser au maximum les interactions sociales. Vis-à-vis des régions qui l'entourent, la ville joue le même rôle qu'un central dans un réseau téléphonique : elle autorise le passage aisé et rapide d'un interlocuteur à l'autre et fournit un lieu de rendez-vous connu par tous, si bien qu'il n'est pas nécessaire de prévenir les gens pour les rencontrer. Au sein d'un espace urbanisé, le quartier central joue de même le rôle de commutateur.

Les avantages de cette approche théorique sont multiples : elle embrasse toutes les formes de communication face-à-face et propose de la ville une définition qui n'est pas accrochée aux formes bâties et aux paysages. Que les techniques changent, et qu'il devienne possible d'accéder à des systèmes de télécommunications où la commutation est assurée efficacement à distance, et voilà toutes les formes de communication qui n'impliquent pas nécessairement de relation face-à-face qui échappent aux centres-villes des agglomérations, ou aux centres commerciaux ou directionnels que la congestion des quartiers anciens rejette depuis quarante ans vers la périphérie. Les campagnes peuvent sociologiquement s'urbaniser : comment rendre compte sans cela de l'émergence de banlieues de plus en plus lointaines et de zones urbaines dont les activités ne diffèrent pas substantiellement de celles des villes ?

Faire essentiellement de la ville une organisation de l'espace destinée à faciliter les communications offre un autre avantage. L'analyse fonctionnelle n'est plus présentée en termes économiques. Les villes ont en commun de permettre aux gens de nouer des relations ou de procéder à des échanges d'idées, d'émotions ou de biens, mais elles diffèrent par ce qui est au cœur de la communication. Dans les villes du dimanche du Norrland suédois ou de l'intérieur brésilien, c'est pour prier en commun que les gens se rencontrent en fin de semaine. Certaines civilisations développent des formes de sociabilité - d'urbanité plus précisément - qui appellent le rassemblement périodique ou permanent des gens : dans les zones rurales de la Gaule romaine, des amphithéâtres avaient été bâtis dans de tous petits centres pour que tous les ruraux puissent participer aux jeux qui étaient tant prisés; des opéras ont été de même édifiés dans des campagnes de l'Italie du Sud où les densités sont faibles à l'époque de l'engouement passionné pour cette nouvelle forme d'art. Dans l'Europe du XVIIIe siècle, les nouvelles stations balnéaires ou thermales sont bâties autour de promenades dont le charme vient de ce que tout le monde se donne en spectacle à tout le monde. Dans les villes que la révolution industrielle multiplie en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis, les quartiers centraux sont aménagés pour permettre les

interactions entre les entreprises, et ne font qu'une place souvent modeste aux espaces où l'urbanité peut réellement se déployer.

L'approche fonctionnaliste finit ainsi par intégrer une dimension culturelle : la ville naît de la communication. Les formes que revêt celle-ci varient avec l'organisation économique globale de la société - ici, des marchés suffisent aux échanges entre agriculteurs et consommateurs, alors qu'ailleurs, les étapes de la fabrication sont menées par des entreprises qui participent à des filières complexes. Elles ont besoin de quartiers d'affaires où installer leurs bureaux si elles veulent participer efficacement aux nouvelles modalités de l'échange. Le style, les modes et les lieux de communication reflètent parallèlement la culture des groupes. Les villes ont pour but, selon les cas, de faire des affaires, de bénéficier d'une vie artistique riche, ou de vivre selon les impératifs de la foi.

On sait depuis Mircea Eliade (1957) le rôle que joue l'axe du monde pour établir des passerelles entre notre monde et ceux qui l'enveloppent au-dessus ou au-dessous - le ciel ou l'enfer. Les villes s'installent parfois là où l'on sait que passe un de ces axes privilégiés. Le plus souvent, elles les attirent et les fixent à l'emplacement des sanctuaires et des palais qui constituent leur centre (Blanchon, 1994; Clément, 1995; Sevin, 1992). La conception de la ville comme foyer de communication finit alors par se confondre avec celle qui insiste surtout sur sa dimension symbolique.

LA DIMENSION SYMBOLIQUE COMME FONDEMENT DE LA VILLE

Il est en effet une autre manière de répondre à la question : pourquoi des villes ? C'est celle qui consiste à dire qu'elles sont faites pour unir les hommes autour de symboles, répondre à leurs inquiétudes et forger leurs identités collectives.

A- "THE PIVOT OF THE FOUR QUARTERS"

C'est à des historiens et à des archéologues que l'on doit surtout la réflexion sur la fonction symbolique des villes. Leurs fouilles découvrent des agglomérations. Celles-ci présentent cependant des morphologies qui diffèrent radicalement de celles auxquelles nous sommes accoutumés. Elles sont bâties autour de temples et de palais, qu'il est d'ailleurs parfois difficile de distinguer. Elles comportent de grandes aires dégagées, mais qui ont été dessinées pour des cérémonies religieuses plus que pour faciliter les

relations interindividuelles. Les premières agglomérations ne naissent pas d'un marché, d'un forum, d'une agora; ce sont des centres cérémoniels.

Au Mexique, au Guatemala, dans les Andes péruviennes, l'Amérique pré-colombienne est parsemée de ruines souvent imposantes. Des pyramides les dominent. S'agissait-il de villes ? Abritaient-elles une population permanente importante ? Dans certains cas, on peut en douter : en dehors des temples et des palais, les fouilles ne révèlent guère de restes de constructions. Est-ce dû seulement à la fragilité des maisons individuelles ? L'impression qui se dégage parfois est celle de centres culturels qui n'étaient guère habités, en dehors des cérémonies, que par des prêtres et les familles régnantes (HARDOY, 1968).

Au Moyen-Orient, des palais se dressent au cœur des sites que les archéologues explorent. Ils s'accompagnent de temples. Les activités étaient de toute évidence variées, mais elles paraissaient liées au rôle religieux et politique des villes plus qu'à leurs fonctions de communication (LAMPL, 1968).

Paul Wheatley (1971) présente, dans *The Pivot of the Four Quarters*, les cités de la Chine du Nord au II^{ème} millénaire avant notre ère. Les fouilles concordent avec les textes : ces villes sont conçues à l'image du cosmos; leur point central coïncide avec l'axe du monde. C'est là que les rituels nécessaires au renouvellement de la fécondité de la Terre, à l'abondance des récoltes et à la bonne santé des troupeaux ont le plus de chance d'être efficaces. Les agglomérations urbaines naissent du pivot qui traverse leur quadrilatère impeccable. Sa signification est d'abord religieuse, mais le responsable des cérémonies qui renouvellent périodiquement l'alliance des hommes, des dieux et des forces chtoniennes représente la communauté, intercède pour elle, assure sa prospérité. Il en est le chef : le Prince est d'abord un personnage religieux. Il en tire sa légitimité.

Paul Wheatley effectue alors le rapprochement avec les travaux conduits en Asie méridionale, au Moyen-Orient et en Amérique : dans tous ces cas, les villes sont nées comme centres cérémoniels. Leurs premières fonctions étaient symboliques.

B- SYMBOLISME ET CONSTITUTION DE GROUPES SOCIAUX COHERENTS

Les fonctions religieuses sont d'abord d'intercession. Mais leurs retombées géographiques sont capitales : ceux qui croient aux mêmes dieux sont soumis aux mêmes craintes et aspirent aux mêmes formes d'accomplissement sur terre ou dans l'au-delà; ils n'auraient pas le sentiment

d'appartenir au même groupe et de constituer une cellule unie et homogène si leur foi n'était pas investie dans le même lieu, et ne se reconnaissait dans les mêmes rituels collectifs. Le temple est le symbole de la communauté.

La ville et son quartier central, palais et temple à la fois, permet à tous ceux qui croient à ses pouvoirs magiques de se sentir membres d'une même famille. La distance et les différences sociales sont abolies. En Grèce, les syncrétismes des VII^e et VI^e siècles ont deux aspects indissolublement liés : ils permettent d'unir des populations jusque-là divisées en lignées rivales en substituant aux cultes familiaux un culte civique commun; ils se marquent par la création d'une ville dont le temple abrite la divinité poliade, celle qui rappelle à tous le destin commun à assumer. La cité ne se limite cependant pas aux murailles du nouveau centre : elle unit les citadins aux marins du littoral, aux agriculteurs des petites plaines, aux bergers de la montagne. François de Polignac (1984) l'a souligné : la topographie sacrée est plus complexe et systématique qu'on ne l'a souvent dit. Le territoire est structuré autour de trois ensembles de temples ou de sanctuaires : certains jalonnent les limites de la cité, dans les massifs forestiers ou les garrigues qui la séparent de ses voisines et rivales; leur but est de rendre claires les bornes de l'espace civique et d'assurer sa protection. Dans les zones peuplées de plaine, des temples édifés en dehors de l'enceinte urbaine sont dédiés aux divinités qui assurent la fécondité, la santé et sont invoquées dans tous les rituels liés à la maternité. L'acropole est quant à lui réservé aux divinités poliades. La cité apparaît ainsi comme un espace unifié. L'opposition entre ceux qui habitent en son centre et ceux installés à sa périphérie n'est pas fondamentale : tous sont des citoyens.

Dans le Mexique pré-colombien, le temple de Tonantzin, sur la colline de Tepeyac qu'une chaussée reliait à l'actuelle cathédrale, symbolisait l'unité aztèque. Les colonisateurs ibériques ne furent pas longs à détruire le lieu de culte païen. Ils édifièrent sur son site le sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, dont le culte cimenterait l'unité du pays tout entier (MONNET, 1999).

Comme centre symbolique, la ville fait oublier à tous ceux qui se reconnaissent dans ses monuments, dans ses dieux et dans ses rituels, qu'ils habitent des lieux différents, qu'ils diffèrent par leurs dialectes, leurs costumes, leurs genres de vie et par beaucoup de leurs croyances religieuses. Elle transforme une mosaïque en ensemble solidaire.

L'analyse de la ville comme centre cérémoniel aide à comprendre la construction des territoires politiques. Elle ne permet pas de saisir la ville comme un tout.

C- SYMBOLISME RELIGIEUX, SYMBOLISME POLITIQUE ET SYMBOLISME CIVIQUE

Les villes médiévales ou modernes ne sont pas des centres cérémoniels au sens décrit par les historiens et les archéologues pour des civilisations reculées. Pour les religions du Livre, l'unité ne naît pas de l'existence de lieux saints - même si ceux-ci ne sont pas dépourvus de signification. Elle résulte de l'acceptation d'un même message, d'une foi partagée, et de la similitude de rituels répétés partout aux mêmes heures. Les Musulmans se tournent vers la Mecque cinq fois par jour à l'heure de la prière, et se réunissent dans la grande mosquée pour la prière du vendredi. Les Chrétiens commémorent la Cène dans leurs églises.

Les croyants constituent de la sorte d'immenses communautés sans frontière, mais divisées en cellules. L'église, le temple, la mosquée donnent à chaque groupe local une assise matérielle. Ils le symbolisent. Dans une ville, l'église majeure, cathédrale ou collégiale, permet à tous d'unir leurs voix dans la prière chaque fois que des périls menacent. Elle affirme l'ambition et la réussite du groupe : au XIIe et XIIIe siècle, chaque cité essaie de construire une nef plus haute et plus pure et des clochers plus hardis que ses voisins.

Mais la religion ne constitue qu'un des ciments des communautés chrétiennes : dans la mesure où le christianisme ne vise pas à assumer de fonctions politiques, la communauté est encadrée par d'autres structures que celles de l'Eglise. Les communes tiennent à souligner leur indépendance. Les beffrois qu'elles édifient aussi hauts que les clochers rappellent que la société repose sur un double principe, et qu'elle n'est pas unifiée seulement par sa foi (FLATRES, 1984). Dans le cas des villes médiévales, symbolisme religieux et symbolisme politique se conjuguent pour faire du groupe urbain un ensemble solidaire : les limites de ce que les monuments symbolisent s'arrêtent aux murailles de la ville, ou à la zone voisine sur laquelle elle exerce son droit de ban - la banlieue.

La situation change avec les progrès de l'Etat. Les municipalités perdent leur autonomie. Le pouvoir royal les domine. Les constructions symboliques changent. La mode est aux places royales. Une statue du monarque qui les a fait construire s'y dresse : le but n'est pas de magnifier la solidarité locale ou d'unir la ville et les espaces qui l'entourent; il est de rappeler que la cité appartient à un royaume dont elle ne constitue qu'un rouage.

Les approches qui font des fonctions cérémonielles ou symboliques le principe de toute vie urbaine font comprendre comment les groupes parviennent à forger leur identité malgré l'obstacle de la distance, mais elles sont, dans la plupart des cas, impuissantes à expliquer pourquoi les villes se différencient des espaces où elles sont insérées. Elles en apprennent davantage sur la manière dont l'espace urbain est vécu par ceux qui l'aménagent ou l'habitent que sur la nature de la ville. Elles apportent des lumières sur certains aspects de la culture - ses dimensions religieuses ou culturelles -, mais laissent les autres dans l'ombre.

VILLE, URBANITE, COMMUNICATION ET CULTURE

Les questions que se posent les géographes à propos des villes ont changé, en même temps que l'échelle où s'exerce leur curiosité se transformait. Dans un monde où plus des trois quarts de la population est urbanisée, ce qui fait problème, ce n'est plus de comprendre pourquoi certains s'agglomèrent et renoncent à une dispersion que la nature paraît imposer, mais de saisir pourquoi certains refusent la ville et s'obstinent à vivre à la campagne. Les géographes du début du XXe siècle considéraient les centres urbains comme des accidents dont il convenait d'expliquer la singularité, mais qui couvraient trop peu d'espace pour mériter d'être examinés en détail. L'attention porte aujourd'hui davantage sur les espaces urbains que sur ceux qui les entourent. La ville est conçue comme la scène sur laquelle se déroule l'activité de la plupart des hommes. C'est dans cette optique que l'on s'interroge sur ses dimensions culturelles.

L'ethnologie et la sociologie servent souvent de guide. Les villes rassemblent des groupes variés, dont il convient de comprendre les rapports, les conflits, et les localisations. Les démarches de ces disciplines traitent de ghettos, de diasporas, de marginaux, de sous-cultures de pauvreté ou d'opulence. Elles appréhendent le tissu social des villes comme une réalité sans cesse remodelée par le discours.

A- LES FORMES D'URBANITE

1- Le trait qui a longtemps le plus frappé les observateurs, c'est la spécificité des manières de vivre liées à la ville : il y a des styles culturels ruraux, et des modes d'existence qui ne peuvent s'épanouir que là où les densités sont élevées (sur cet aspect de la condition urbaine, Gomes, 2002). Les interlocuteurs auxquels on a affaire sont nombreux. Ce sont souvent des

inconnus. Les rencontres ont lieu devant des constructions qui constituent un décor et donnent à la scène une atmosphère, un style.

Les travaux sur l'urbanité sont anciens : vivre en ville suppose de multiples conventions partagées; des règles s'imposent dans les différents types de communication; toutes les classes de la société font souvent preuve de la même politesse. Dans les sociétés du XVIIIe siècle, l'ensemble de la population partage un même vernis où se lisent l'influence des mœurs aristocratiques et des habitudes bourgeoises. Se montrer urbain, c'est-à-dire savoir résister par égard aux autres à certaines de ses pulsions, implique une certaine tension. Il est bon d'y échapper par moment. La ville comporte donc des coulisses (SANSOT, 1978; REMY et VOYE, 1981). Aux espaces d'ostentation s'ajoutent des enceintes retirées. Cela se traduit par le goût de l'intimité, du chez-soi, et par la volonté de clore la maison ou l'appartement aux intrus. Les classes aisées des villes italiennes se font construire des demeures hors les murs, où elles partent en villégiature.

Mais pour réduire les tensions que suscitent toute urbanité, il est des moyens plus radicaux : le carnaval conduit à une inversion momentanée des rôles; les processions religieuses ou civiques rappellent la place de chacun dans le corps social (KIM, 2000; FERREIRA, 2003). Les manifestations populaires s'organisent souvent sur les places ou dans les rues où des insurrections révolutionnaires ont eu lieu dans le passé, ce qui permet de rappeler la violence sans avoir besoin de la renouveler (OZOUF, 1978).

2- L'industrialisation accélère la croissance des villes. Les nouveaux arrivés n'ont pas le temps d'assimiler les coutumes et les façons de faire de ceux auxquels ils viennent se mêler. Les grandes métropoles sont livrées aux classes dangereuses (CHEVALIER, 1958). Elles se nourrissent du flux constant de jeunes venus du monde rural. Mais ces populations finissent par se stabiliser. Des formes d'urbanité populaire se développent. Elles incorporent quelques-uns des comportements ambiants - la politesse, un certain savoir-vivre par exemple - mais demeurent moins formelles. C'est que les ouvriers et les employés n'ont ni le temps, ni les moyens de se donner en spectacle, d'aller au théâtre ou à l'opéra, ou de fréquenter les cafés à la mode. C'est dans les bistrotts ou les tripots du quartier, autour de verres de blanc ou de pots de rouge, que les hommes se retrouvent après le travail.

Dans les villes purement industrielles, les nouvelles formes de sociabilité ne sont pas toujours très différentes de celles que l'on trouvait au village. La prédominance des maisons individuelles ou des coronns donne

d'ailleurs des environnements de densité assez faible, où des relations stables peuvent se tisser.

3- Pour les observateurs de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe siècle, la nouveauté vient de la très grande ville. C'est elle qui frappe les sociologues de la fin du siècle dernier : les individus ont de plus en plus affaire à des vendeurs, des garçons de café, des employés, des agents de police avec lesquels ils n'ont que des rapports standardisés, sans chaleur humaine. La société des grandes métropoles ne ressemble en rien aux petites communautés du monde rural, où chacun connaît tout le monde, ce qui crée un sentiment de complicité et favorise la solidarité (SIMMEL, 1903; WEBER, 1958).

Les enquêtes qui se multiplient dans les années 1930 montrent que la réalité est plus complexe qu'on ne l'a cru un temps. La famille ne disparaît pas, même si elle se structure différemment. La communauté des origines géographiques ou ethniques, tout comme la religion professée, créent des liens souvent très vivants. Mais les phénomènes de foule restent spécifiques de la nouvelle sociabilité urbaine : il n'y a que dans les très grandes villes que peuvent s'organiser des meetings, des défilés ou des manifestations qui rassemblent des centaines de milliers de personnes, ou que se déroulent des matchs devant des dizaines de milliers de spectateurs (CLAVAL, 2003-a).

4- Les travaux qui se multiplient dans les années d'après-guerre s'attachent d'avantage aux formes nouvelles que prend l'urbanité dans les banlieues des villes d'Europe continentale ou les *suburbs* anglo-saxons. On y découvre des groupes très fragmentés, où les solidarités sociales sont faibles. Ils sont cependant très attachés au milieu où ils résident, surtout dans les quartiers de maisons individuelles où les propriétaires sont nombreux (RAYMOND ET HAUMONT, 1966). Les grands ensembles qui se multiplient dans les années 1950 offrent des conditions de logement beaucoup plus satisfaisantes que celles que connaissaient jusqu'alors ceux qui s'y installent : d'où une brève période d'euphorie. Mais rien ne permet aux gens de s'enraciner vraiment, ou aux hommes, aux enfants et aux adolescents de disposer de lieux adaptés à leurs activités de loisir ou à la constitution de petits groupes (PRETECEILLE, 1973).

L'exode qui vide les centres villes réduit sans cesse la masse de ceux qui continuaient à y pratiquer les formes anciennes d'urbanité, que ce soit sous leur forme populaire ou sous leur forme bourgeoise ou aristocratique. La nostalgie de modes de vie qui appartiennent de plus en plus au passé s'affirme : les décors nécessaires à la pratique des styles d'autrefois

redeviennent à la mode. On aime les retrouver pour en jouir quelques années, aux moments de la vie où l'on aspire à mener une existence riche en contacts - c'est le ressort de la gentrification (SMITH et WILLIAMS, 1986). Les gens découvrent aussi qu'il est agréable de renouer avec les styles de vie d'antan quelques heures de temps en temps, dans le centre, ou dans un de ces mails commerciaux que l'on conçoit à l'image des artères vivantes des villes de jadis. Lorsque le site s'y prête, lorsque la ville présente un front de mer ou de rivière, c'est tout un quartier que l'on remodèle ou que l'on aménage pour la distraction des banlieusards qui constituent la grande masse des populations actuelles, qu'ils viennent de l'agglomération elle-même, ou qu'ils soient en déplacement touristique (VERMEERSCH, 1998).

Dans une culture, l'urbanité reflète les liens qui existent entre styles de vie et cadres de vie. Elle évolue avec la taille des villes, leur étalement, et le passage de structures axées sur un foyer central unique à des espaces polycentriques. Elle change aussi d'une civilisation à l'autre: Berque (1993) analyse les différences entre l'urbanité française et l'urbanité japonaise.

B- L'IMPACT DES NOUVELLES FORMES DE COMMUNICATION SUR LES CULTURES URBAINES

Les formes d'urbanité n'ont pas cessé de se transformer depuis les débuts de la révolution industrielle. L'urbanisation progressive de la population et l'étalement des agglomérations y sont pour beaucoup. Mais la modernisation ne repose pas seulement sur la maîtrise des formes concentrées d'énergie et sur l'accumulation des activités et l'amélioration des transports qu'elle entraîne. Elle vient de l'apparition de nouveaux modes de communication.

1- La ville pré-industrielle opposait des élites généralement scolarisées à des groupes populaires où seule une minorité était capable de lire, d'écrire et de compter (MUCHEMBLED, 1978). Là même où de petites écoles étaient ouvertes pour les enfants de milieux modestes, c'est dans le dialecte local que les classes y étaient données, alors que dans les couches plus aisées, les maîtres enseignaient la langue nationale, et plus tard, le latin et le grec, censés véhiculer les valeurs propres aux groupes dirigeants. Les sociétés urbaines d'Ancien Régime n'opposaient pas seulement des groupes différents par le statut - des ordres - ou par leurs sources et niveaux de revenus - des classes. Elles voyaient cohabiter des formes de culture différentes, cultures vernaculaires des milieux populaires, cultures élitaires des couches les plus aisées et les plus proches du pouvoir. Il n'y avait guère que dans quelques sociétés protestantes que tout le monde savait déjà lire -

pour avoir directement accès aux Evangiles, aux Epîtres de Paul et à l'Ancien Testament.

2- La révolution industrielle se double de transformations importantes dans le domaine des communications. La mise au point de papiers fabriqués à partir de pâte de bois et la mécanisation de l'imprimerie entraînent une baisse continue du prix du livre. Ils rendent possible l'édition de journaux à bon marché. La poste s'accélère. Les conditions pour un élargissement des cercles où circule l'imprimé sont réunies.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, des politiques de scolarisation obligatoire sont mises en place dans les pays industrialisés. Le but n'est plus, comme dans les petites écoles du passé, de doter les enfants d'un bagage minimum pour les aider dans leur vie de tous les jours. Il est de donner à tous accès la même culture inspirée de celle des élites. De là le souci d'éliminer les dialectes et de les remplacer par la (ou les) langue(s) nationale(s). Une place est faite à l'histoire, pour montrer aux jeunes dans quelle tradition commune ils s'insèrent, et à la géographie, pour leur parler de leur patrie et de ses frontières. Les poésies qu'ils apprennent par cœur sont empruntées aux grands maîtres de la littérature nationale - La Fontaine, Hugo ou Lamartine en France.

Ce que véhicule l'école obligatoire, ce n'est pas simplement un ensemble de connaissances et de savoir-faire utiles dans la vie; c'est une utopie, celle d'un monde où tous participeraient à une même culture unifiée (OZOUF, 1984). Dans l'idéal, la population rurale devrait bénéficier aussi de cette promotion. Dans les faits, c'est impossible : par écrit, les petits ruraux maîtrisent aussi bien la langue nationale que les citadins du même âge, mais ils n'ont guère l'occasion de la parler hors de l'école, si bien qu'ils la pratiquent avec lenteur et timidité, et gardent un accent qui les fait immédiatement remarquer.

L'utopie scolaire reçoit le support de toutes les couches de la population, mais les partis de gauche s'y investissent plus largement. Lorsque les Soviétiques prennent le pouvoir en URSS, c'est le modèle d'une éducation tournée vers la diffusion dans toute la société des façons de penser et des expériences artistiques des élites d'hier qui est adopté. On voue un véritable culte à la musique classique, à l'opéra et au ballet.

3- L'irruption de nouveaux médias bouleverse cette situation. La radio, le cinéma puis la télévision assurent la diffusion de la parole et du geste. L'écriture cesse d'être le seul moyen de transférer des messages au loin. Toute la politique de promotion culturelle imaginée dans le courant du XIXe siècle reposait sur l'usage du livre et du journal comme instruments de

l'unification désirée. Et voici que tout le monde peut regarder chez soi les meilleurs films nationaux ou étrangers, écouter des débats entre les ténors de la politique, et voir des spectacles de variété avec la participation des plus grandes vedettes.

On est entré dans l'ère des cultures de masse (LAZAR, 1991; MCLUHAN, 1968; ZYBELBERG, 1986). Elles ne sont pas élaborées pour promouvoir certaines valeurs ou illustrer un idéal. Elles sont faites de l'ensemble de ce qui se vend bien, remplit les salles ou obtient des taux d'audience élevés. Il se trouve qu'aux Etats-Unis, l'idéal démocratique a conduit, avant même la généralisation des médias modernes, à une critique des formes d'art et d'expression importées d'Europe et à la naissance de spectacles, de feuilletons puis de films qui n'ont d'autre ambition que de plaire au plus grand nombre. C'est ainsi que le jazz, les danses populaires, les mythes de la conquête de l'Ouest ont été répandus par les médias nouveaux et sont devenus des éléments-clefs des nouvelles cultures de masse aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe (SMITH, 1967).

La ville moderne est livrée aux médias. Elle l'est d'autant plus que les formes traditionnelles d'urbanité y sont en déclin. Le style de vie qu'évoquent les spectacles de la télévision n'est pas celui des élites de jadis. Même lorsque les séries parlent de milieux privilégiés, c'est dans les nouveaux espaces mal structurés des périphéries suburbaines que vivent leurs héros.

Les sociétés d'hier faisaient peu de place aux groupes d'âge, à la jeunesse en particulier. La vie active commençait tôt. Les adolescents se trouvaient, dès 13 ou 14 ans, plongés dans un milieu d'adultes qui leur apprenaient les gestes du métier et les encadraient. La scolarisation obligatoire dure aujourd'hui jusqu'à 15 ou 16 ans. Beaucoup de jeunes ont de la peine à trouver un emploi. Cela allonge la période où ils sont disponibles. Les sociétés urbaines contemporaines, celles des zones suburbaines en particulier, sont fortement marquées par la présence de ces groupes souvent désœuvrés (LAGREE, 1996). C'est chez eux que les médias modernes ont souvent le plus d'impact, et que la culture de masse se répand (LAZAR, 1985).

Les conditions de transmission des attitudes et des connaissances faisaient qu'une très large partie du bagage que recevaient les jeunes provenait de leur famille ou du proche voisinage. Les cultures avaient toujours une composante locale, que les connaissances acquises grâce à la pratique de l'écrit et enseignées par l'école venaient ouvrir et compléter. La conjonction des médias modernes et de la formation, dans les aires suburbaines d'aujourd'hui, de groupes d'âges refermés sur eux-mêmes,

réduit la place de ce qui est transmis verticalement d'une génération à l'autre, et augmente celle de ce qui glisse latéralement, d'un groupe à l'autre, par le relais des médias.

4- La culture moderne ne se réduit pas aux comportements stéréotypés que véhiculent les médias. Les cultures élitaires d'hier étaient faites pour apprendre à commander ou diriger. Elles sont tout autant érodées par les médias que les cultures populaires. D'autres formes de culture de haut niveau apparaissent cependant (SHIELDS, 1996; SMITH et KOLLOCK, 1999). Leur finalité est différente : elle est de faire partager des savoirs techniques ou des connaissances spécialisées (CLAVAL, 2003-a). Il se forme ainsi des cercles étroits où l'on sait tout sur les fractales, les semi-conducteurs, la biologie des primates ou la miniature persane. Ces cellules ont de moins en moins besoin de lieux pour se constituer, car elle s'appuient sur les formes modernes de télécommunication, fax et de plus en plus, réseau Internet.

Les nouvelles cultures techniques sont pour une part liées à la vie professionnelle : il s'agit d'entretenir ou de développer ses aptitudes pour s'imposer dans des marchés difficiles ou concurrentiels. Mais une part importante des cercles qui se développent n'a d'autre finalité que le loisir : certains se passionnent pour le modélisme, d'autres pour le patchwork ou le macramé, d'autres enfin pour les hiéroglyphes, les danses indonésiennes ou l'art chinois.

5- Dans la mesure où les sociétés urbaines modernes font une large part aux loisirs, la culture au sens traditionnel du terme, beaux-arts, littérature, opéra, musique, change de statut. Elle cesse d'apparaître comme une expérience difficile de dépassement de soi, ouverte à une élite. Elle devient un objet de consommation, et permet à ceux qui y accèdent d'accéder à une certaine distinction (CLAVAL, 1981; CRANG, 1996). L'idée même d'une frontière entre les arts et les horizons de la vie quotidienne finit par perdre son sens. La notion de patrimoine se transforme. Ce qui y est associé cesse d'être limité aux activités sacrées ou à celles dont la finalité est purement esthétique. La mode, la cuisine, l'architecture vernaculaire y sont intégrées.

Les sociétés urbanisées d'aujourd'hui jouent avec les décors hérités des civilisations d'hier, mais les réutilisent dans un esprit nouveau, sans essayer de comprendre ce qui les rendait nécessaires ou leur donnait du sens. Elles les réincorporent comme citations dans une perspective d'éclectisme. Elles sont devenues, pour employer une expression à la mode, post-modernes.

VILLE ET CREATIVITE

La ville ne se distingue pas seulement des autres milieux de vie par les formes particulières qu'y prend la sociabilité - par l'urbanité. Elle en diffère aussi par son rôle dans la création culturelle (CLAVAL, 1993-a; 1994).

A- DES CONDITIONS FAVORABLES A L'INNOVATION SOCIALE ET CULTURELLE

La culture se transmet d'une génération à l'autre, mais jamais strictement à l'identique. Les connaissances, les savoir-faire, les attitudes, les croyances ne cessent d'être réinterprétés par ceux qui les reçoivent en fonction de leur expérience de la vie, des rencontres qu'ils font et de leurs efforts de réflexion et de recherche.

Lorsque les gens vivent au sein de groupes peu nombreux, ils sont emprisonnés dans des rôles que tout le monde connaît, ce qui les contraint à la prudence. Comment innover librement lorsque l'on vit sous le regard de tous ? L'anonymat de la grande ville favorise les expériences. Les occasions d'y d'être confronté à d'autres façons d'être et d'agir y sont beaucoup plus nombreuses.

La ville est à la fois le lieu où s'accumulent les savoirs, et celui où les ruptures s'accomplissent aisément. Les expériences religieuses s'y enracinent vite, alors que les campagnes voisines y résistent - les paysans restent païens (les deux mots ont la même origine). Il y a parfois des jacqueries dans les campagnes, mais ces révoltes apparaissent comme des réactions désespérées, que n'anime aucun projet pour restructurer la société. Elles sont vouées à l'échec. En ville, dans les capitales en particulier, les mouvements de contestation sociale et les soulèvements révolutionnaires débouchent parfois sur la prise du pouvoir, l'instauration de nouveaux régimes, la mise en place d'institutions inédites.

Il est des savoirs qui se transmettent mal et qu'on ne peut acquérir que là où ils se sont accumulés : pour faire avancer la science, il faut disposer de tout ce qui a été publié pour dresser un état de la question, voir les lacunes et les faiblesses des connaissances ou interprétations existantes, et aller de l'avant; pour devenir un grand peintre, il faut recopier les chefs-d'œuvre des maîtres passés. Jusqu'aux progrès de la photographie en couleur - et l'invention des CD-Rom -, le travail en musée était une étape nécessaire. Les jeunes artistes devaient séjourner longuement à Rome, Florence, Venise, Munich, Vienne, Berlin, Amsterdam, Londres ou Paris. En sculpture ou en architecture où les œuvres sont moins mobiles encore, les centres aux

monuments les plus riches invitaient plus que d'autres à progresser et à innover.

Le mélange des classes et des cultures favorise l'éclosion des talents. Les artistes trouvent souvent une partie de leur inspiration dans des milieux populaires, où la langue est drue et les passions plus volontiers étalées, mais ils ont besoin de fréquenter les éditeurs et les critiques, les propriétaires de galeries et les riches amateurs qui leur passeront des commandes. Dans les grandes agglomérations, c'est souvent au contact des secteurs aisés et des milieux populaires que les jeunes créateurs s'installent : Montmartre au Nord, Montparnasse au Sud dans le Paris de la fin du XIXe siècle par exemple (CLAVAL, 1993-b).

La créativité scientifique a rompu plus tôt que d'autres avec la grande ville : l'imprimerie a permis de diffuser largement les livres édités. Les bibliothèques se sont multipliées : certaines se sont développées dans de petites villes tournées vers les activités intellectuelles, celles qui abritent les universités. Dans le monde moderne, c'est cependant dans les grandes métropoles, ou dans les villes satellites qui les entourent, que se trouvent les laboratoires et les centres de recherche les plus performants.

B- VILLES ET CREATION CULTURELLE

Les cultures sont sans cesse et partout repensées, réinventées et renouvelées. Les villes n'ont pas en ce domaine de privilège absolu. Mais elles sont devenues à partir de la Renaissance, en Occident, le lieu privilégié d'évolution des formes intellectuelles, artistiques et scientifiques du savoir. Pour que ces formes de haute culture progressent, il leur faut un public et des institutions pour les soutenir. Norbert Elias a démonté le mécanisme des sociétés de Cour et du processus de civilisation (ELIAS, 1973). Dans un monde où le recours à la violence n'assure plus la promotion sociale, c'est le raffinement des mœurs, le bon goût et la connaissance des règles de bienséance qui donnent le moyen de se distinguer des concurrents. Sans eux, pas moyen d'approcher le Prince, pas d'opportunité de promotion sociale et d'accès à de nouvelles sources de richesses.

Le Souverain est pris dans ce jeu collectif : il ne peut exiger de ses courtisans un sens artistique solide et une curiosité éveillée pour les choses de l'esprit, s'il est complètement inculte et ne fait rien pour la promotion des sciences, des lettres et des arts. Son pouvoir y trouve une justification nouvelle : à se mettre au service de la Raison, il se purifie et fait oublier les basses œuvres qui le souillent nécessairement.

L'avènement de régimes républicains n'interrompt pas le processus : c'est à juste titre que l'on parle en France de monarchie républicaine. Le pays n'est plus sous l'autorité d'un roi, mais sous celle d'un président. Les ressorts sur lesquels celui-ci s'appuie pour affermir son pouvoir n'ont cependant pas changé : pour gagner à sa cause les intellectuels qui font et défont les réputations politiques, la culture doit constituer un des terrains privilégiés de l'action publique. De Gaulle s'était attaché Malraux. Pompidou et Giscard d'Estaing étaient sensibles à ce que la culture pouvait leur apporter. Mitterrand en fit une des bases de son système de gouvernement.

Si la promotion de la haute culture est l'affaire du pouvoir, les classes sociales dominantes y participent aussi : la centralisation parisienne n'aurait pas survécu deux siècles à l'Ancien Régime si elle n'avait convenu à la haute fonction publique et à l'ensemble des groupes qui modèlent l'opinion dans ce pays.

Hors de France, le rôle du pouvoir a souvent été plus discret, mais sans que le résultat soit très différent (CLAVAL, 1994). Dans les pays de forte tradition calviniste, aux Pays-Bas, aux Etats-Unis, en Suisse, la promotion des lettres, des sciences et des arts n'a pas été l'œuvre de l'Etat, dont le profil est resté volontairement bas dans ce secteur. Elle a été le fait des capitaines d'industrie et des brasseurs d'affaires, que ce soit à Bâle, à Zurich ou à Genève, à Amsterdam, à New York, mais aussi à Boston, à Philadelphie, à Pittsburgh, à Chicago, à San Francisco ou à Los Angeles.

La ville, la grande ville plus particulièrement, est ainsi devenue le lieu où les formes de la culture savante et des arts que cherchaient à promouvoir le Prince et les élites aristocratiques ou bourgeoises, étaient élaborées, et surtout diffusées.

Le processus n'est pas mort, mais les transformations de la culture le mettent en porte-à-faux. Les hésitations de Jack Lang, le ministre de la culture de François Mitterrand, l'ont bien montré : devait-il tout miser sur les réalisations destinées à la grande culture, Opéra-Bastille, Grande Bibliothèque, ou ouvrir la porte aux composantes populaires longtemps ignorées, et flatter les chantres de la culture de masse ?

LA VILLE MULTICULTURELLE

Les approches modernes sur la ville ne concernent pas seulement l'urbanité et les formes récentes de la culture, cultures de masse, cultures savantes, culture post-moderniste de la consommation des signes. Elles s'interrogent sur la diversité des populations urbaines.

Les villes sont des réalités multiculturelles par l'origine de ceux qui les peuplent. Dans une grande métropole comme Paris, la langue parlée dans les commerces, dans les bureaux ou dans les ateliers est le français. Très rares sont les entreprises qui utilisent couramment l'anglais. Mais il suffit d'écouter les conversations dans la rue, dans le métro ou dans le train pour s'apercevoir que l'agglomération est une véritable tour de Babel. Voici dans une rame de banlieue des ouvriers tassés dans un coin qui commentent les titres d'un journal sportif turc. Des gitans venus de l'Est mendient; que parlent-ils entre eux ? roumain ? rom ? mais ne viennent-ils pas plutôt de Slovaquie, de Bosnie ou de Yougoslavie ? Un peu plus loin, des Nord-Africains bavardent : en arabe ? en kabyle ? J'ai passé ce matin vingt minutes dans le train. J'ai côtoyé des gens qui viennent de 3, 4, 5 groupes linguistiques - peut-être davantage, car il y a des voyageurs solitaires, dont je ne saurais jamais quelle langue ils parlent chez eux.

La scène urbaine est ainsi un lieu de juxtaposition et d'interaction des cultures.

A- RENCONTRES, INTERACTIONS, JUXTAPOSITIONS

Depuis les années 1920, les sociologues multiplient les travaux sur la mosaïque culturelle urbaine. Ils repèrent les quartiers où se concentrent les minorités, qu'elles soient religieuses ou qu'elles soient ethniques (BURGESS, 1924; WIRTH, 1928; sur une interprétation plus géographique, HARRIS et ULLMAN, 1945). En Amérique du Nord, l'espace se présentait souvent, dans les années 1920, comme une mosaïque de zones à peu près totalement italiennes, polonaises, irlandaises, juives ou noires. Trois-quarts de siècle plus tard, certaines communautés se sont fondues dans la population blanche dominante. Les quartiers italiens, polonais ou irlandais ont perdu leur population d'immigrants, dont les enfants sont allés se mêler à la masse anglophone.

La plupart des ghettos noirs du début du siècle sont toujours là, même si de nombreuses familles sont aujourd'hui installées dans des quartiers décents ou aisés, mêlées parfois à des populations blanches (ROSE, 1971). D'autres groupes ont pris la place de ceux qui se sont intégrés : chinois, philippins, viêt-namiens, coréens, japonais, ou latino-américains. La Grande-Bretagne offre aujourd'hui, avec ses quartiers indiens ou antillais, des ségrégations aussi spectaculaires.

En Europe continentale, en France en particulier, le mélange des populations reste la règle. Dans les quartiers H.L.M. les plus dégradés, la

proportion des métropolitains n'est pas négligeable. Dans les mêmes cages d'escaliers, cohabitent des Antillais, des Africains de l'Ouest, des Algériens ou des Portugais. La mosaïque est réelle, mais d'une consistance différente de celle que l'on observe dans le monde anglo-saxon (PAUGAM, 1996).

Les études de ségrégation portent généralement sur les populations résidentes : elles saisissent la ville la nuit (HERBERT et SMITH, 1979). Elles ignorent les migrations alternantes, le travail, les rencontres. La ville n'est jamais simple juxtaposition. Celle-ci s'accompagne d'interactions, qui se déroulent dans les ateliers où les jeunes filles sont employées, dans les usines ou les chantiers où les hommes se sont fait embaucher, dans les boutiques, dans les bureaux de l'administration, dans les hôpitaux, ou dans les quartiers centraux d'affaires, de commerce et de loisir. Dans les zones suburbaines, les rencontres se font dans les centres commerciaux où tous vont faire une partie de leurs achats, à l'école, pour les enfants mais aussi pour les parents, et autour de certains équipements sportifs : les grands matchs de foot ou de boxe, ou les courses de chevaux, attirent des publics particulièrement bigarrés.

B- LES NIVEAUX D'INTERACTION ET L'INEGALITE DES CULTURES

Dans une ville multiculturelle, les membres des minorités n'ont pas toujours le droit de nouer certains types de rapports avec les représentants des autres groupes. Rien n'interdit de commercer et de faire des affaires, ou de travailler chez des employeurs extérieurs et d'y parler d'autres langues. Mais il existe des domaines réservés, celui de la religion par exemple. Les règles alimentaires interdisent parfois de consommer certains produits, ou imposent de les préparer selon des rites spécifiques, ce qui rend la convivialité difficile, voire impossible. Tout est fait souvent pour empêcher les jeunes de se marier hors du groupe.

L'interaction revêt des modalités variées et prend place en des lieux divers. Il y a généralement, dans chaque aire de rencontre, des règles qui s'imposent à tous : une langue sert à l'échange, la langue officielle dans la plupart des pays modernes, mais aussi l'anglais dans les quartiers d'affaires, ou une *lingua franca* sur les marchés où se rencontrent des ethnies variées - ainsi, le *diola* en Afrique de l'Ouest, du Sahel à Abidjan. L'interaction met donc généralement les participants dans une position inégale : il y a ceux qui parlent leur propre langue, et les autres (LAPONCE, 1984).

Certains Etats rêvent de faire participer tous leurs citoyens à une même culture : le multiculturalisme n'y est accepté que sur une base précaire et transitoire. On ne peut empêcher ceux qui viennent de l'extérieur de parler

leur langue à la maison, mais leurs enfants sont scolarisés dans des écoles où l'on ne parle que la langue légale. Ils recevront, dans ce moule, ce qui leur permettra de s'intégrer pleinement dans la société nationale. Cela a été, et c'est encore, la doctrine française en matière d'immigration. L'idée de *melting pot*, chère aux Américains du début de notre siècle, n'était pas très différente : elle acceptait la constitution de petites Sicile, de petites Irlande, ce que ne tolérait pas le modèle français, mais avec l'idée que ces corps étrangers seraient assez rapidement absorbés par la marmite où se préparait la pâte commune.

Le régime des *millets* en vigueur dans l'Empire ottoman - et qui reprenait des traits de la ville arabe - allait plus loin dans le multiculturalisme : il n'y avait pas de volonté manifeste d'intégrer tous les groupes dans une même communauté (PREVELAKIS, 1994). L'existence des communautés chrétiennes ou juives était reconnue. Il n'y avait pas de projet d'assimilation. Mais le statut dévolu aux minorités les plaçait dans une position dépendante. La tolérance était de droit tant qu'elles acceptaient cette situation. Mais pas question de laisser une communauté chrétienne ou juive administrer l'ensemble de la société urbaine, ou participer directement à l'élaboration des décisions les plus importantes.

C- LA MULTICULTURALITE A L'AGE DES MEDIAS ET DES TRANSPORTS RAPIDES

1- La multiculturalité a changé de visage dans les grandes villes du monde moderne. Les immigrants étaient généralement peu instruits et ne faisaient pas partie des cercles qui avaient accès aux formes supérieures de la culture dans leurs régions d'origine. Ils acceptaient volontiers comme modèles ceux que leur offraient les villes dans lesquelles ils étaient venus s'installer. Dans beaucoup de cas, personne ne maîtrisait, chez les immigrés, les techniques d'encadrement qui auraient pu leur servir à se structurer : la seule cellule sur laquelle ils pouvaient compter était la famille, mais réduite à un ménage isolé au lieu de s'inscrire dans une structure large de rapports de parenté. Seuls les communautés disposant d'un encadrement religieux échappaient à la pulvérisation totale (PREVELAKIS, 1996). Dans les pays où la naturalisation était rapide, aux Etats-Unis en particulier, c'est la société-hôte qui fournissait les cadres politiques à partir desquels les nouveaux arrivés s'organisaient.

Certains groupes se distinguaient par un niveau d'instruction au moins aussi élevé que celui de la population dominante, et maintenaient des contacts réguliers par courrier, journaux et livres avec leur pays d'origine. Ils n'acceptaient pas aussi facilement de se fondre dans la population majoritaire, s'organisaient, créaient, là où la loi l'autorisait, des écoles pour former leurs enfants dans leur langue. En Amérique latine, cette situation a souvent duré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ou presque - au Brésil, Getulio Vargas impose le Portugais comme langue obligatoire dans le cycle primaire dans les années 1930.

2- La situation actuelle est très différente de celles que l'on rencontrait encore au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup d'immigrés ont bénéficié dans leur pays d'origine d'une scolarité déjà longue. Ils connaissent des langues de culture. Leur pratique de la religion a cessé d'être purement coutumière. Le téléphone, les cassettes, la radio et les voyages annuels assurent un contact permanent avec la contrée d'où l'on vient. Les enfants vont souvent y passer leurs congés, et se trouvent immergés dans un milieu dont ils ont besoin de comprendre la langue. On écoute la musique du pays. La télévision satellitaire fait franchir un pas : on suit des programmes dans sa langue, on est tenu au courant au jour le jour de ce qui se passe au pays.

Pour ceux qui ont immigré eux-mêmes, les liens avec le village, la région et la culture dont ils sont issus ne sont pas coupés. Pour leurs enfants, la situation est différente. Comme ils sont scolarisés jusqu'à 16 ans ou au-delà, et que leurs parents travaillent à l'extérieur, ils ignorent une bonne part de ce qui constituait la culture populaire de leur milieu d'origine.

Ils sont immergés dans l'univers des jeunes des quartiers ou des cités où ils résident. Mais la grande culture de l'aire dont sont issus leurs parents leur paraît aussi intéressante, aussi riche et aussi digne d'être respectée que celle de la ville où ils vivent.

Les immigrés bâtissaient leurs identités sur les souvenirs des groupes locaux dont ils étaient issus. Les petites Italie dont était parsemée les Etats-Unis de la première moitié de notre siècle parlaient des dialectes et ignoraient le toscan. La majeure partie des gens étaient prêts à intégrer ces identités résiduelles dans les identités plus larges que leur offraient les lieux où ils s'étaient installés.

Les immigrés d'aujourd'hui, ceux de la seconde génération surtout, se sentent au contraire partagés : ils hésitent entre l'identité que leur pays d'accueil leur offre, et celles des terres dont leurs familles sont originaires (CLAVAL, 2003-a; 2003-b). Par leurs habitudes, leurs façons de vivre, leur langue le plus souvent aussi, ils sont généralement plus proches de la

culture dominante du pays où ils vivent que de celle des nations dont sont issues leurs familles. Lorsqu'ils se décident à rentrer dans le pays de leurs ancêtres, ils ont souvent beaucoup de peine à s'y faire une place. Mais ils refusent de se fondre dans une masse qu'ils connaissent bien, mais qui les obligerait à renoncer aux valeurs et aux symboles qui leur paraissent le mieux garantir leur originalité.

3- Les villes deviennent ainsi multiculturelles dans un nouveau sens : elles ont cessé d'être creusets où tout le monde finit par se fondre (TAYLOR, 1992). Pour les minorités qui les habitent, la situation actuelle doit perdurer. Les enfants doivent avoir la possibilité d'être scolarisés dans leur langue maternelle, l'apprentissage de la langue nationale n'intervenant que plus tard. Chaque groupe est égal en dignité et doit avoir les mêmes possibilités de s'organiser et de disposer de locaux pour les manifestations qu'il organise.

Il y a eu de tout temps des diasporas. Les groupes éclatés restaient fidèles à leur origine parce qu'ils partageaient la même foi, suivaient les mêmes rituels, se refusaient à la convivialité et évitaient les mariages hors du groupe. Les relations qu'ils maintenaient avec d'autres foyers de la diaspora ou avec leur lieu d'origine étaient rares, et motivées ou bien par des raisons familiales, ou bien par les besoins du culte.

Nous parlons aujourd'hui aussi de diasporas, mais leur nature a changé (PREVELAKIS, 1996). Ce n'est plus seulement pour des raisons religieuses que les minorités cherchent à préserver leur identité. Celle-ci s'articule tout autant autour de valeurs politiques, de souvenirs historiques et de la vénération pour la culture d'origine, qu'elle soit savante ou vernaculaire, qu'autour de la foi révélée.

La ville multiculturelle d'aujourd'hui abrite des groupes qui s'estiment égaux en dignité (TAYLOR, 1992). Ils acceptent généralement, car il faut faire des affaires, de pratiquer une même langue de relation, mais n'ont pas toujours le désir d'aller plus loin dans les interactions auxquelles ils participent. S'ils acceptent des relations plus étroites, c'est sur une base de réciprocité.

D- LA MULTICULTURALITE COMME CREATION ET COMME RECOMPOSITION

Les travaux de la première moitié du siècle présentaient souvent les cultures comme des réalités qui s'imposaient aux individus et les dominaient - on a parlé d'une conception superorganique de la culture. Les faits d'appartenance ethnique et religieuse peuvent, c'est vrai, s'interpréter à

première vue comme des héritages. Les villes deviennent alors multiculturelles parce qu'elles hébergent des populations qui puisent la culture à des sources différentes.

Mais la culture est tout autant projet qu'héritage (CLAVAL, 2003-a; 2003-b). Les hommes éprouvent sans cesse le besoin de réinstitutionnaliser les cadres dans lesquels ils vivent. Les identités qu'ils assument ne sont pas des créations permanentes (WIEWORKA, 1996). Elles se bâtissent et se rebâtissent sans cesse de l'intérieur, car les gens réagissent à l'environnement, le réinterprètent, l'investissent de leurs préférences ou de leurs rejets. Elles sont modelées de l'extérieur, sous la pression des autres qui fabriquent des catégories dans lesquelles ils vous rangent. Vous pouvez les refuser, protester, tout faire pour échapper au carcan que l'on vous impose - mais sans autre résultat, bien souvent, que de conforter les jugements qui précisément heurtent votre sensibilité. Vous pouvez aussi assumer les classements que le monde projette sur votre groupe, valoriser ce que d'autres critiquent, et tirer votre force de ce que l'on a imaginé pour vous dégrader ou vous humilier.

Les groupes humains sont toujours divers. Pourquoi certaines différences sont-elles brusquement soulignées, alors qu'elles sont sans signification dans d'autres circonstances ? A Beyrouth, tout le monde parle arabe. A certaines périodes, l'appartenance religieuse, capitale certes dans la vie privée, n'interdisait pas aux gens de travailler paisiblement et d'être fiers de vivre dans une ville heureuse. Puis les tensions se sont multipliées, la guerre civile a éclaté : on a cessé d'être beyrouthin ou libanais pour ne plus être que maronite, sunnite, chiite ou druze, ou pour ne se reconnaître que dans l'une des milices que chacun des groupes avait secrétées. La guerre civile s'arrête, et comme par miracle, les vieilles habitudes de travail en commun reparaissent.

Les villes sont multiculturelles parce qu'elles sont des ateliers où se fabriquent sans cesse des modes, des façons de dire et de penser, des techniques nouvelles. Chaque innovation peut servir de marqueur identitaire et générer de nouvelles divisions.

La tolérance de la société française vis-à-vis de l'étranger n'a jamais été aussi grande que l'on se plaisait naguère à le dire, mais les attitudes ont incontestablement évolué depuis une génération. Les nouveaux immigrés ne ressemblent pas à ceux qui les ont précédés : ils n'ont plus le souci de s'intégrer au plus vite dans la masse nationale; ils sont plus jaloux de leurs identités; ils affichent plus ostensiblement ce qui les différencie des autres. Et les Français réagissent plus brutalement à leur présence

L'analyse de la villes multiculturelle ne peut donc saisir la société comme découpée en groupes fixes. Les contours changent, certaines divisions perdent de leur signification, d'autres prennent le premier plan. Sous l'influence des médias et des cultures de masses, des limites auxquelles on ne prêtait pas attention se durcissent et attisent les passions.

E- VIOLENCE, COMPETITION ET AFFRONTEMENTS

Toute ville connaît la violence, la ville multiculturelle comme les autres (BODY-GENDROT, 1993; 1998; REMY et VOYE, 1981). Il y a toujours des vols, des agressions à main armée, des sévices sexuels, des crimes de sang. Lorsque les affaires se ralentissent et que le chômage s'installe, la tentation du larcin et du vol devient plus forte. Dans des milieux où de larges couches de la population sont sans travail, l'inaction invite à ignorer les règles et à enfreindre les lois. La montée de l'insécurité dépend cependant moins des conditions sociales et économiques que des attitudes, du mécontentement latent et des frustrations d'une large partie de la population (ROCHE, 1993). C'est au moment où les systèmes de valeur jusque-là acceptés par tous sont ébranlés que les déviations apparaissent le plus facilement.

L'existence d'une multiplicité de groupes favorise et canalise à la fois l'expression de la violence. Beaucoup de nouveaux venus n'ont pas les mêmes raisons que les citoyens de longue date de respecter les institutions et la loi. Agresser des personnes qui appartiennent à d'autres communautés ne soulève pas la même réprobation qu'une atteinte portée à ceux que l'on sent proches. L'imagination transforme vite certains groupes en boucs émissaires : c'est à cause d'eux que rien ne marche. La concurrence que créent les immigrés sur le marché du travail est responsable du chômage. L'école se dégrade parce que les enfants d'étrangers manquent d'ardeur à la tâche; leurs parents ne leur expliquent pas que toute leur vie dépend de ce qu'ils apprennent maintenant. Les tags se multiplient à cause des bandes de jeunes désœuvrés etc.

La ville voit donc certaines frontières se durcir, et des cultures marginales se mettre en place : celles des ghettos refermés sur eux-mêmes, celles des poches de pauvreté où tout le monde a toujours vécu sur le bien-être social, où les familles uniparentales se multiplient, et où les filles ont des enfants trop tôt pour échapper à la misère qu'elles ont toujours connues. D'autres sous-cultures se mettent aussi en place chez les jeunes. La ville devient le lieu de haines qui se répondent, et de violences qui s'appellent et que des vendettas prolongent.

LA CULTURE COMME FONDEMENT DU MARKETING URBAIN

Le pouvoir n'a jamais pu se désintéresser de la culture, soit qu'il favorise les formes qui peuvent asseoir son autorité, soit qu'il cherche à contrôler, surveiller ou étouffer les essais de contestation qui lui paraissent dangereux. La recherche scientifique peut lui fournir de précieux moyens d'action. L'art aide à faire connaître le pays à l'étranger.

Les politiques culturelles restaient, jusqu'il y a peu, l'apanage des gouvernements et des capitales. Les objectifs que se fixaient les autres centres urbains étaient plus modestes : leurs responsables se bornaient à mettre à la disposition de leurs administrés des écoles d'un bon niveau, un musée, une bibliothèque et un théâtre. Les métropoles régionales allaient plus loin, puisqu'elles se dotaient d'un opéra, subventionnaient un orchestre, suivaient de très près l'essor de leur universités, qu'elles finançaient souvent généreusement.

Les conditions ont changé. L'élargissement de la sphère des échanges, construction d'une Europe unie et mondialisation, ont rendu plus vive la concurrence économique. Chaque centre désire attirer ou retenir les entreprises dont il a besoin pour assurer le plein emploi. Dans un monde où la part de ceux qui disposent d'un revenu de redistribution est élevée, il peut également être intéressant d'attirer des retraités et des touristes, et de fixer ceux qui vivent du télétravail.

Les municipalités découvrent qu'elles doivent "vendre" leur ville, assurer sa promotion par des actions publicitaires (LUSSAULT, 1993). Leurs politiques de marketing ont d'autant plus d'écho que la cité dont elles vantent les charmes fait une place plus large à la culture. Les chefs d'entreprise sont soucieux de trouver des universités ou des laboratoires qui pourront les épauler dans leurs recherches. Les cadres désirent parfois se recycler et demandent pour leurs enfants un enseignement de qualité. Chacun se dit qu'il est plus agréable de vivre dans une ville où les représentations théâtrales sont nombreuses, où la saison lyrique est longue, où il y a de grands musées, et où l'on trouve, pour les sorties du soir et du week end, de bons restaurants, des cafés-théâtres ou des cabarets.

Le marketing culturel implique donc des équipements traditionnels - musées, théâtres, opéras, universités - puisqu'ils continuent à constituer l'argument de vente essentiel. Elle doit aussi s'appuyer sur des équipements mieux adaptés aux habitudes de consommation culturelle des sociétés de masse et sur les formes d'acculturation qu'elle réclame.

La culture devient de la sorte une des préoccupations majeures des responsables des agglomérations, petites ou grandes.

CONCLUSION

Plusieurs familles d'approches sont nécessaires pour appréhender les spécificités culturelles de la ville. Dans la vie des agglomérations, la communication joue un rôle essentiel; la fonction symbolique est garante d'unité. La culture reflète le décor dans laquelle elle est vécue : l'urbanité, qui rend précieuses les relations entre les individus, ne peut s'épanouir partout.

Naguère, c'était en ville, dans les capitales en particulier, que s'élaboraient les formes supérieures de l'art, de la littérature et de la science. Les villes abritaient plusieurs cultures, mais qui étaient hiérarchisées. En Occident, elles gardaient ainsi une unité certaine.

La ville d'aujourd'hui diffère de celle d'hier : elle a cessé de se limiter à des périmètres étroits de haute densité; le téléphone, la télévision, la voiture ont permis d'urbaniser la quasi-totalité des populations. Dans le même temps, la nature des cultures se transformait : on est passé de l'opposition culture populaire/culture des élites au champ culture de masse/cultures savantes et techniques/cultures de consommation. Aux formes policées d'urbanité se sont substituées des formes plus frustrées. Les oppositions de classe d'âges prennent une nouvelle signification. Les villes pluriculturelles voient désormais des groupes lutter pour qu'on leur reconnaisse une égale dignité, sans souci souvent du destin collectif. La remise en cause des règles communes débouche sur des explosions de violence.

Est-ce à dire que la ville a cessé d'être le foyer d'où rayonne toute vie culturelle ? Apparemment non : les villes n'ont jamais été aussi fières de leurs théâtres, de leurs musées ou de leurs universités. C'est qu'elles y voient un argument commercial essentiel dans la compétition économique qu'elles se livrent.

Les approches culturelles ne débouchent pas sur une théorie unitaire de la ville comme foyer de la vie des idées ou des formes. Leur utilité vient d'ailleurs : mesurerait-on bien, sans elles, combien les espaces urbains ont changé en un demi-siècle, et combien ils diffèrent de ceux sur lesquels se penchaient encore les chercheurs des années 1950.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERQUE, Augustin. *Du Geste à la cité, formes urbaines et lien social au Japon*. Paris: Gallimard, 1993.
- BERRY, Brian J. L.; HORTON, Frank E. *Geographic perspectives on urban systems*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall, 1970.
- BLANCHON, Flora (ed.). *Asies II. Aménager l'espace*. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994.
- BODY-GENDROT, Sophie. *Ville et violence. L'irruption de nouveaux acteurs*. Paris: PUF, 1993.
- _____. *Les villes face à l'insécurité*. Paris: Bayard Editions, 1998.
- CHABOT, Georges. *Les villes*. Paris: A. Colin, 1948.
- CHEVALIER, Louis. *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première partie du XIXe siècle*. Paris: Plon, 1958.
- CHRISTALLER, Walter. *Die zentrale Orte von Suddeutschland*. Jena: G. Fischer, 1933.
- CLAVAL, Paul. Les réseaux de communication et l'organisation de l'espace : les fondements de la région polarisée. In: *Transports et voies de communications, Colloque de Dijon, 15-16 mars 1976*. Dijon: Association Interuniversitaire de l'Est, 1977. p. 355-364.
- CLAVAL, Paul. La géographie et les réalités culturelles. *L'Espace géographique*, v. 10, n. 4, p. 242-248, 1981.
- _____. Les problèmes culturels des métropoles. In: _____. *La Géographie au temps de la chute des murs*. Paris: L'Harmattan, 1993a. p. 193-215.
- _____. La genèse d'un centre artistique mondial: Paris à la Belle Epoque. In: _____. *La Géographie au temps de la chute des murs*. Paris: L'Harmattan, 1993b. p. 217-234.
- _____. Capital cities and cultural creativity. In: VANDERMOTTEN, Christian (ed.). *Planification et stratégies de développement dans les capitales européennes*. Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles, 1994. p. 49-55.
- _____. *La Géographie culturelle*. 2^e éd. Paris: A. Colin, 2003a.
- _____. *La Géographie du XXIe siècle*. Paris: L'Harmattan, 2003b.
- CLEMENT, Pierre et al. *Cités d'Asie*. Paris: Editions Parenthèse, 1995.
- CRANG, P. Displacements: geographies of consumption. *Environment and Planning A*. v. 28, n. 1, p. 47-68, 1996.
- ELIADE, Mircea. *Das Heilige und das Profane*. Hamburg: Rohwolt, 1957.
- ELIAS, Norbert. *La Civilisation des mœurs*. Paris: Flammarion, 1973.

FERREIRA, Felipe. Le carnaval de Rio au XIXe siècle: influences parisiennes et tensions urbaines. *Géographie et Cultures*, v. 12, n. 45, p. 37-56, 2003.

FLATRES, Pierre. Eléments pour une typologie des villes traditionnelles en France. In: CLAVAL, P. (ed.). *Géographie historique des villes d'Europe occidentale*. Paris: Publications du Département de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne, n. 12, p. 47-54, 1984.

GOMES, Paulo Cesar da Costa. *A condição urbana*. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2002.

HARDOY, Jorge. *Urban planning in Pre-Columbian America*. New York: Braziller, 1968.

HERBERT, David; SMITH, David M. (eds.). *Social problems in the cities: geographical perspectives*. Londres: Oxford University Press, 1979.

KIM, Kyu-won. *La Fête populaire et la ville. Une étude comparative en France et dans les pays voisins*. 2000. Thèse (Géographie) – Univ. de Paris-IV, Paris.

LAGREE, Jean-Charles. Marginalités juvéniles. In: PAUGAM, Serge (dir.). *L'Exclusion. L'état des savoirs*. Paris: La Découverte, 1996. p. 321-334.

LAMPL, Paul. *Cities and planning in the Ancient Near East*. New York: Braziller, 1968.

LAPONCE, Jean. *Langue et territoire*. Québec: Presses de l'Université Laval, 1984.

LAVEDAN, Pierre. *La Géographie des villes*. Paris: Gallimard, 1936.

LAZAR, Judith. *Ecole, communication, télévision*. Paris: PUF, 1985.

_____. *Sociologie de la communication de masse*. Paris: PUF, 1991.

LÖSCH, August. The nature of economic regions. *Southern Economic Journal*, v. 5, p. 71-78, 1938.

LOPEZ, Robert S. The crossroads within the wall. In: HANDLIN, O.; BURCHARD, J. (eds.). *The Historian and the city*. Cambridge: MIT Press, 1963. p. 27-43.

LUSSAULT, Michel. *Images de la ville et politique urbaine*. Tours: Maison des Sciences de la Ville, 1993.

McLUHAN, Marshall. *Pour comprendre les Médias*. Tours-Paris: Mame/Seuil, 1968. [edição original inglesa: 1964]

MEIER, Richard L. *A communication theory of urban growth*. Cambridge: MIT Press, 1965.

MONNET, Jérôme (ed.). *Ville et pouvoir en Amérique. Les formes de l'autorité*. Paris: L'Harmattan, 1999.

MUCHEMBLED, R. *Culture populaire et culture des élites*. Paris: Flammarion, 1978.

OZOUF, Mona. *La Fête révolutionnaire*. Paris: Gallimard, 1976.

_____. *L'Ecole de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*. Paris: Gallimard, 1984.

PAUGAM, Serge (dir.). *L'Exclusion. L'état des savoirs*. Paris: La Découverte, 1996.

POLIGNAC, François de. *Naissance de la cité grecque*. Paris: La Découverte, 1984.

PRETECEILLE, E. *La production des grands ensembles*. Paris: Mouton, 1973.

PREVELAKIS, Georges. *Les Balkans. Cultures et géopolitique*. Paris: Nathan, 1994.

_____. *Les réseaux de diaspora*. Paris: L'Harmattan, 1996.

RAYMOND, H. et M. G.; HAUMONT, N. et A. *L'Habitat pavillonnaire*. Paris: CRU, 1966. 3 v.

REMY, Jean. *La Ville, phénomène économique*. Bruxelles: les Editions Vie Ouvrière, 1966.

REMY, Jean; VOYE, Liliane. *Ville, ordre, violence*. Paris: PUF, 1981.

RENFREW, Colin. Trade as action at distance : questions of integration and communications. In: SABLOFF, J. A.; LAMBERG-KARLOWSKY, C. C. (eds.). *Ancient civilizations and trade*. Albuquerque: University of New Mexico Press, 1975. p. 3-59.

ROCHE, Sébastien. *Le sentiment d'insécurité*. Paris: PUF, 1993.

ROSE, Harold M. *The black ghetto*. New York: McGraw-Hill, 1971.

SANSOT, Pierre et al. *L'Espace et son double. De la résidence secondaire aux autres formes secondaires de la vie sociale*. Paris: Editions du Champ Urbain, 1978.

SEVIN, Olivier. Java entre hindouisme et Islam. *Géographie et Cultures*, v. 2, n. 3, p. 89-103, 1992.

SHIELDS, R. (ed.). *Cultures of Internet. Virtual spaces, real histories, living bodies*. Londres: Sage, 1996.

SIMMEL, Georg. Die Grosstädte und das Geistleben. *Jahrbuch der Gehestiftung zu Dresden*, v. IX. 1903.

SMITH, Henry Nash. *Terres vierges*. Paris: Seghers, 1967. [edição original estadunidense: 1950]

SMITH, M. A.; KOLLOCK, P. (eds). *Communities in cyberspace*. Londres: Routledge, 1999.

SMITH, Neil; WILLIAMS, P. (eds.). *Gentrification and the city*. Boston: Allen and Unwin, 1986.

TAYLOR, Charles. *Multiculturalism and the politics of recognition*. Princeton: Princeton University Press, 1992. [edição francesa: *Multiculturalisme. Différence et démocratie*. Paris: Aubier, 1994]

VERMEERSCH, Laurent. *La ville américaine et ses paysages portuaires*. Paris: L'Harmattan, 1998.

WEBER, Max. *The city*. Glencoe: The Free Press, 1968. [edição original alemã: 1921]

WHEATLEY, Paul. *The pivot of the four quarters*. Chicago: Aldine, 1971.

WIEVORKA, Michel (ed.). *Une société fragmentée. Le multiculturalisme en débat*. Paris: La Découverte, 1996.

WILLIAMSON, O. E. *Markets and hierarchies*. New York: The Free Press, 1975.

WIRTH, Louis. *The ghetto*. Chicago: Chicago University Press, 1928.

ZYBELBERG, Jacques (ed.). *Masses et postmodernité*. Paris: Méridiens Klincksieck, 1986.

Recebido em 21/07/2003

Aceito em 10/09/2003